

ŒUVRES CHOISIES

DE

A. RIVAROL

Il a été imprimé, en sus du tirage ordinaire :

500 exemplaires sur papier de Hollande (N^{os} 61 à 560).
30 — sur papier de Chine (N^{os} 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (N^{os} 31 à 60).

560 exemplaires, numérotés.

Il a été fait en outre un tirage en GRAND PAPIER
(format in-8^o), ainsi composé :

170 exemplaires sur papier de Hollande (N^{os} 31 à 200).
15 — sur papier de Chine (N^{os} 1 à 15).
15 — sur papier Whatman (N^{os} 16 à 30).

200 exemplaires, numérotés.

*Tous les exemplaires de ce dernier tirage sont ornés
d'un PORTRAIT.*

Anal.

0

OEUVRES CHOISIES

Antoine

DE

A. RIVAROL

PUBLIÉES EN DEUX VOLUMES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR M. DE LESCURE

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXX

39586, 25

Kivul ferd.
(Cord. ...)

épousa, comme son père, une fille de condition modeste, Catherine Avon, morte le 13 août 1815, et en eut, de 1753 à 1773, en vingt ans, seize enfants, dont Claude-François, le général, et Antoine, l'écrivain.

Antoine Rivarol, dont l'acte de naissance et de baptême ne porte aucune particule ni qualification nobiliaire, par suite sans doute de ces décadences successives qui avaient fait tomber sa famille de mésalliance en pauvreté et de pauvreté en roture, — il y a plus d'un exemple de ces renonciations implicites, de ces inévitables désuétudes, — naquit en Languedoc, le 26 juin 1753, à Bagnols, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Uzès, département du Gard. Nous puisons cette date, désormais irréfutable, à ce document de l'état civil auquel personne n'avait recouru avant nous, tant il est vrai que le parti le plus simple est celui dont on ne s'avise le plus souvent qu'en dernier lieu. Cette première rectification annule toutes les dates diverses auxquelles, depuis 1753 jusqu'à 1757, se sont arrêtés tour à tour les biographes : Cubières-Palmaizeaux, Sulpice de La Plâtière, Hippolyte de La Porte, Berville, Arsène Houssaye, Léonce Curnier, Lefebvre-Deumier, Sainte-Beuve, Quérard, Feller, Malitourne, etc. Sur ces documents d'état civil, le père de Rivarol est successivement qualifié de fabricant de soie, aubergiste, pensionnaire de l'État, etc. Il avait été retraité comme employé aux Aides à Toulouse et à Bagnols. Il est aussi in-

mier degré. C'est avec le titre d'abbé et le petit collet qu'il sortit du séminaire de Sainte-Garde, à Avignon, et qu'il parut dans le monde, où il ne devait pas tarder à renoncer aux bénéfices futurs et à prendre l'habit qui convenait à des travaux et à des succès tout profanes. Ce jeune homme, bientôt fameux dans le Midi par sa figure et son esprit, qui étouffait sous les voûtes du cloître d'Avignon, ne devait se trouver guère moins à l'étroit dans la maison paternelle ; dans le paysage natal. Une si luxuriante et si exubérante nature ne pouvait respirer à l'aise que du côté de Paris. Il fallait à ses ailes l'air subtil de la capitale.

Dès la fin de l'automne de 1777, nous retrouvons en effet Rivarol à Paris, cette ville dont on peut dire, comme Mazarin l'a fait pour Rome, « qu'elle n'est marâtre à personne », cette ville dont Rivarol lui-même a dit plus tard que « la Providence y est plus grande qu'ailleurs ».

Comptant donc sur la Providence et le hasard, « son incognito », le jeune débutant, apprenti grand homme, taillait sa plume, demandant de quoi il était question, et, en attendant un meilleur emploi de son éloquence, l'essayait sur son hôte et sur son tailleur. Il s'était installé à l'hôtel d'Espagne, rue de Richelieu, plein de confiance en lui-même et dans les autres, et prêt à gouverner le monde, mais fort incertain encore de la façon dont il payerait son écot. Mais un homme de tant d'esprit devait-il être em-

sinon la réalité de la victoire, quelque peu diffamé, mais connu et maître d'un nom définitif, dont la sonorité se para bientôt de l'éclat de succès littéraires, mêlés de quelque scandale : car dans la foire des lettres on ne s'arrache pas de la presse sans quelques coups de coude, bourrades reçues ou rendues, et il est difficile de s'y faire une place qui ne soit pas un peu aux dépens des autres.

C'est le moment de ces opuscules légers et piquants, dont le premier fut la LETTRE SUR LE POÈME DES JARDINS, de l'abbé Delille, auquel il reprochait d'avoir été le courtisan de l'aristocratie du règne végétal, et d'avoir par trop négligé le peuple des légumes, qui s'en vengeait par ce vers :

Delille passera, les navets resteront.

La parodie du SONGE D'ATHALIE, dirigée contre Mme de Genlis, et qui faisait coup double, car elle atteignait aussi Buffon ; la LETTRE A M. LE PRÉSIDENT DE... SUR LE GLOBE AÉROSTATIQUE, SUR LES TÊTES PARLANTES DE L'ABBÉ MICAL et SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE L'OPINION PUBLIQUE ; enfin quelques articles de collaboration au MERCURE, où l'avait attiré Panckoucke, et d'où le fit sortir une querelle avec Garat, achèvent, de 1778 à 1783, le bilan assez maigre de l'activité littéraire de Rivarol. Comme tous les improvisateurs, il aimait mieux parler qu'écrire ;

rouches beautés de la DIVINE COMÉDIE; qu'il fallait apprivoiser le goût public et mettre Dante à sa portée, avant de le mettre à la portée de Dante. C'est ce que fit avec beaucoup de talent et de succès Rivarol, venu le premier, il ne faut pas l'oublier, et qui, le premier, a eu le mérite, non vulgaire alors, de comprendre Dante, de le faire comprendre et de faire entrer dans le domaine de l'admiration un grand poète de plus, avant lui ignoré ou méconnu.

C'est à ce moment de triomphe sur une ingrate destinée, à ce matin déjà éclatant de sa gloire, enfin victorieuse du nuage, que nous aimons à clore l'histoire de la jeunesse de Rivarol, pour placer son portrait au centre de ce tableau brillant de succès en tous genres, que ne ternit encore aucune ombre fâcheuse. Nous sommes en 1784; Rivarol a trente ans. Il est célèbre; il vient de se marier. Il est heureux, et il se flatte de l'être toujours. Il l'eût été, en effet, malgré les vicissitudes ordinaires de la vie, car il était à la fois poète et philosophe, et savait l'art de jouer avec la mauvaise fortune comme avec la bonne; il l'eût été, sans ce mariage, qui fut une erreur, qu'il ne pouvait reprocher à la fortune, et dont il ne pouvait s'en prendre qu'à lui. Rivarol avait rencontré dans les hasards parfois perfides de la vie mondaine une femme romanesque, aventureuse et quelque peu aventurière, plus âgée que lui, et qui n'avait guère d'autre mérite que sa beauté. Assez instruite pour être

pédante (elle a laissé plusieurs ouvrages), elle possédait pour toute dot une érudition d'institutrice et des prétentions nobiliaires, moins justifiées peut-être que celles de son mari. Elle s'appelait Louise Mather-Flint, d'une famille écossaise qui avait eu des malheurs sous les Stuarts. Elle lui plut, il le lui dit. Elle le prit au mot; il l'épousa. Ils s'en félicitèrent un jour, et s'en repentirent toute leur vie.

C'est vers 1784 que Wyrsh, le peintre franco-comtois, a fait de Rivarol un portrait que possède la famille, et bien autrement caractéristique que le portrait frisé, minaudier et chiffonné de Carmontelle, qui touche à la caricature. Rivarol est représenté en habit rouge, cravate de batiste flottant autour du col, cheveux châtain, négligemment relevés et bouclés, le front moelleux, l'œil à la fois plein de langueur et de feu, le teint animé d'un doux éclat, un sourire gracieux et malin errant sur des lèvres pourprées. C'est une tête fraîche, mâle et fine. C'est Chérubin à trente ans, en pleine fleur de virilité, avec ce je ne sais quoi, ce rien, ce tout : le charme, qui l'entourne comme une auréole. Il s'exhale de cette fière et élégante jeunesse comme un parfum d'urbanité, de malice et de galanterie. Ce portrait explique tous les bonheurs et tous les malheurs de Rivarol, comme homme et comme écrivain.

A peine eut-il gagné et pour ainsi dire enjôlé son public, que, par une de ces volte-face qui lui étaient

qui l'avaient ennuyé, prenant à son compte, sans marchander, les représailles, plus sérieuses que des épigrammes, qu'elles ne manquaient pas de lui attirer, car la vanité littéraire est celle qui pardonne le moins. En un autre temps elle eût répondu par des coups de bâton aux coups d'épingle du persifleur. Cerutti, Garat, Cubières, Joseph Chénier, Chamfort lui-même, se vengèrent d'ironies qui n'étaient que malignes par des satires et des pamphlets qui visaient à être méchants et y réussirent.

Nous n'avons pas à nous occuper plus qu'il ne l'a fait lui-même des imputations qui cherchèrent, sans y parvenir, à déshonorer sa vie; il n'en est pas de même des critiques qu'il avait attirées sur ses propres œuvres, et où, à travers les coups qui ne frappent que fort, quelques-uns frappent juste.

Il est certain, par exemple, que, si l'idée de l'ALMANACH est heureuse, si ce cadre du Dictionnaire se prête merveilleusement au châtement de ces faux grands hommes qu'on punit doublement en les nommant et en les confondant sans autre distinction que la préséance banale de l'ordre alphabétique, d'un autre côté ce cadre est essentiellement uniforme, et cette revue ironique, même passée par un homme auquel n'échappe aucune ruse de la vanité, aucune forme de la sottise, finit par devenir monotone. Le manque absolu de variété et l'inconvénient de cette confusion systématique, de ce pêle-mêle prémédité du

Dictionnaire, enlèvent en même temps à la critique de son agrément et de son autorité : une critique qui ne distingue pas, qui ne compare pas, qui ne donne pas de rangs à ceux qu'elle examine, ne juge véritablement pas. Aussi le PETIT ALMANACH DES GRANDS HOMMES appartient-il beaucoup plus à la satire qu'à la critique.

L'année qui suivit la publication du PETIT ALMANACH DES GRANDS HOMMES POUR 1788, Rivarol, qui aimait beaucoup les contrastes et qui n'aimait pas M. Necker, fit paraître deux LETTRES A M. NECKER, l'une sur le livre DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES, l'autre sur la MORALE. « Dans ces deux lettres, dit Sainte-Beuve, Rivarol harcèle Necker sur son déisme. » Mais c'est moins au nom de la foi mécontente que de la raison méconnue. Rivarol n'a pas impunément traversé le mouvement philosophique de la fin du siècle. C'est encore un esprit fort. Il n'a point eu encore son chemin de Damas, illuminé des éclats de la foudre. Il n'en est encore qu'au pressentiment et comme à l'instinct de cette philosophie nouvelle que l'expérience de la Révolution et de ses excès devait révéler à ses adversaires, et que les de Maistre, les de Bonald, les Chateaubriand, puisèrent aux sources religieuses, rouvertes par l'orage. Rivarol cherche moins, dans ses LETTRES A M. NECKER, à lui répondre qu'à le contredire, et à avoir raison qu'à le mettre dans son tort. Il pré-

capable d'inspirer tous les sentiments hormis l'enthousiasme, qu'il entra le premier, sans espérance, mais non sans danger, dans la polémique contre-révolutionnaire.

Il faut faire, dans cette détermination de Rivarol, plus de part à ses haines qu'à ses affections. Il n'avait ni illusions, ni préjugés, ni ambition même, dans le sens vulgaire du mot. Il était trop clairvoyant pour ne pas voir les fautes de la Cour. Mais il l'était aussi trop pour ne pas voir, et encore mieux, les fautes du parti populaire. Peut-être, sans la Révolution, n'eût-il pas été royaliste. Il ne le fut jamais dans le sens de l'orthodoxie intolérante et de l'aveugle crédulité. Il était incapable de superstition et de fanatisme. Il voulait certainement améliorer ce qui existait, mais il ne voulait pas le détruire. Il fut donc conservateur, surtout pour ne pas être révolutionnaire. Il aimait mieux être seul de son avis que de l'avis de tout le monde, et il s'applaudissait d'une détermination qu'il croyait dictée par la raison, et qui l'était encore plus par le mépris, quand il voyait dans le côté adverse tous ceux dont il n'aimait pas la littérature et dont il ne pouvait se résoudre à suivre la politique : Necker, Mirabeau, La Fayette, Condorcet, Joseph Chénier, Chamfort, La Harpe, Brissot, Cerutti. Rivarol, d'ailleurs, qui avait toujours vécu avec les grands seigneurs, qui l'était lui-même, au moins par l'esprit et le courage, qui avait été, avec

expansive nature. Les colères de l'esprit et du bon sens eussent étouffé Rivarol s'il n'eût déchargé sa bile tour à tour dans la GALERIE DES ÉTATS GÉNÉRAUX et DES DAMES FRANÇAISES, à laquelle il participa dans une proportion aujourd'hui difficile à préciser, dans le PETIT ALMANACH DES GRANDS HOMMES DE LA RÉVOLUTION, qui porte tout entier la marque de sa griffe, enfin dans sa collaboration aux ACTES DES APOTRES.

C'est dans ce pamphlet périodique de la contre-révolution, dont la plupart des rédacteurs, notamment Suleau, devaient payer leurs railleries de la liberté ou de la vie, que Rivarol trouva à propos un exutoire pour ses colères. C'est là qu'il vengea ses déceptions publiques et privées, et fit en épigrammes sa campagne de Vendée.

Malheureusement pour lui, il s'y trouva en société fort mêlée, et lui-même n'y donna pas le meilleur de son esprit. Toutes les occasions ne sont pas des bonnes fortunes, et la hâte de l'improvisation, l'impatience du dégoût, l'acharnement d'une lutte à outrance, ne servirent pas toujours favorablement une inspiration languissante et une verve découragée. Il ne faut pas chercher là les meilleures flèches de son carquois. Plus d'une est tombée rebouchée. Il est à remarquer que, durant les temps de commotion politique et sociale, les plus fins tireurs visent beaucoup moins juste, parce que la main leur tremble, et que, d'un autre côté, le

goût public s'y émousse terriblement, de telle sorte que le ridicule n'y tue plus, et même y blesse rarement.

Rivarol en fut donc pour ses épigrammes de 1790, comme il en avait été pour ses raisonnements de 1789, comme il devait en être pour ses conseils de 1791, car ce fut là sa dernière incarnation. Avocat consultant in extremis, il avait, sur un ordre du roi, justement offusqué du scandale que les ACTES DES APOTRES jetaient sur l'agonie de la monarchie, abandonné cette guerre de buisson du journalisme satirique, dont la frivolité jurait par trop avec la gravité des circonstances, et entrepris, sous forme de mémoires transmis à leur auguste adresse par M. de La Porte, intendant de la liste civile, de donner en particulier son avis sur les affaires publiques. Mais ces remèdes tardifs n'ont jamais sauvé les gouvernements malades, parce qu'ils n'ont plus la force ni le courage de les prendre. Rivarol ne gagna donc à son zèle que de prendre place parmi ces médecins politiques que nous trouverons, au chevet de la royauté, jusqu'à son dernier soupir, depuis Mirabeau jusqu'à Barnave, depuis Malouet jusqu'à Fersen. Une autre conséquence plus sérieuse de son dévouement fut qu'il achevait de le dénoncer et de le désigner à la haine, impatiente de vengeance, de ses ennemis politiques et de ses ennemis littéraires.

C'est le 10 juin 1792 que Rivarol, n'ayant plus rien

à faire en France qu'à y périr, et pouvant vivre à l'étranger plus utilement pour sa cause, prit le parti de se dérober au sort réservé à Champcenetz, à Suleau, à Du Rosoy. Il savait que la plupart des médiocrités littéraires qu'il avait raillées étaient devenues, comme il arrive fréquemment, des puissances politiques, et il savait aussi que la haine littéraire ne pardonne pas, non plus que la haine politique. Il l'a dit plus tard lui-même, avec son habituelle ironie : « Si la Révolution s'était faite sous Louis XIV, Cotin eût fait guillotiner Boileau, et Pradon n'eût pas manqué Racine. En émigrant, j'échappai à quelques jacobins de mon ALMANACH DES GRANDS HOMMES. »

Peu de temps après ce départ pour un exil où les bénéfices de sa campagne de journaliste lui fournissaient les moyens de vivre à l'aise et même de secourir des compagnons d'exode plus malheureux que lui, et où son talent et ses services lui assuraient le meilleur accueil des salons et des cours, un décret de la Convention, de décembre 1793, motivé par la découverte des fameux papiers de l'armoire de fer, et qui le désignait nominativement à la vindicte nationale, justifia sa précaution d'avoir mis la frontière entre les proscriptionnaires et lui. Un détail qui achève de peindre l'homme et le temps, et qu'à cause de cela il ne nous est pas permis de passer sous silence, c'est que Rivarol ne partit pas seul pour l'exil au prix duquel il achetait le salut. Il était accompagné d'une

femme qui a joué un certain rôle dans son existence intime, et à laquelle il a adressé les jolis vers A MANETTE. Cette femme, que d'ailleurs il n'avait enlevée à personne, n'était cependant pas la sienne. Nous n'en dirons pas davantage à cette place, où il était impossible de ne pas noter, en passant, ce trait fâcheux de mœurs et de caractère.

Rivarol se réfugia d'abord à Bruxelles, où il prit part de conseiller et au besoin de rédacteur dans la plupart des affaires et des manifestes de l'émigration. Ce n'est pas ici le lieu de préciser davantage ; mais, sans prendre la peine inutile de suivre en tous ses détails son rôle dans la tragi-comédie de la contre-révolution, nous pouvons en marquer le trait caractéristique, qui fut celui d'une modération et d'une prudence relatives. Il était trop sagace et trop prévoyant pour se faire illusion sur les forces et les moyens de la résistance organisée à l'étranger ; il ne crut ni au succès des intrigues de l'émigration politique, dissimulées sous le nom, qu'elles ne méritaient pas, de négociations, ni à celui de l'intervention armée ; il ne fut ni des enragés ni des utopistes ; il désapprouva, notamment, le manifeste rédigé par M. de Limon pour le duc de Brunswick, et il en ridiculisa l'auteur dans une de ces brochures de circonstance, aujourd'hui aussi difficiles à retrouver qu'une feuille emportée par la tempête : ludibria ventis.

Nous trouvons trace de ce passage de Rivarol à Bruxelles dans les MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE de Chateaubriand, qui le vit d'un œil de mécontent et le rangea à tort parmi les oracles de cette émigration fatale qui lui était odieuse, et dans la CORRESPONDANCE récemment publiée du comte de Fersen avec la reine. Ce dernier, tout en convenant volontiers de la séduction de l'homme et du causeur, et en n'échappant pas au charme, ne paraît pas s'être rendu compte non plus de la véritable physionomie de Rivarol, qui avait trop d'idées et les exprimait avec trop de vivacité et d'éloquence pour ne pas être un peu suspect, comme tout homme d'esprit hors de sa sphère. Le circonspect et hiérarchique diplomate suédois, qui considérait évidemment le salut du roi, de la reine, comme affaire d'essence aristocratique, ne put s'empêcher sans doute de trouver impertinente en semblable matière l'ingérence d'un simple gentilhomme de lettres.

Mais, si la carrière politique de Rivarol à l'étranger fut, en somme, obscure et stérile, si elle se borna, comme celle de tous les hommes relativement sages et modérés qui s'occupèrent des affaires de l'émigration, à des conseils inutiles ou à d'impuissants reproches, la littérature du moins profita de ces déceptions et de ces dégoûts, qui lui rendirent à peu près exclusivement un écrivain capable de lui faire honneur. Rivarol, grâce aux circonstances,

sien, Durnouriez et sa fortune. Rivarol parvint à établir là un centre de société, d'atelier littéraire. Tout ce qui passait de distingué à Hambourg se pressait autour de lui. On peut dire qu'il y trônait, a écrit un contemporain. C'est à Hambourg, « où s'étaient réfugiés, disait-il, les esprits animaux de l'émigration », à Hambourg, devenu le lieu d'asile et le rendez-vous de prédilection des proscrits de l'Europe, que Rivarol brilla d'un suprême éclat. Il y trouva à point le libraire Fauche pour l'entretenir d'une rente escomptée sur les bénéfices futurs de son nouveau Dictionnaire de la langue française, — monument original dont la mort ne devait laisser à l'auteur que le temps d'achever le péristyle, — le SPECTATEUR DU NORD pour le prôner, et, pour le goûter et l'applaudir, les derniers salons de Paris, transportés en Allemagne par les vicissitudes révolutionnaires. Après avoir tiré quelques fusées de son esprit dans le journal fondé par M. de Baudus, pendant les années 1797 et 1798, qui furent eelles de sa plus grande valeur et de son plus grand succès, Rivarol se consacra exclusivement à un travail fait pour l'absorber tout entier, mais en gardant, malgré son abstention, une grande influence dans cette feuille, qui avait pris la direction philosophique et littéraire, sinon politique, de l'émigration.

Pierre-François Fauche, en effet, était un des libraires les plus entreprenants et les plus industrieux du temps. D'une activité infatigable et que les succès

vestibule. Le Rivarol du DISCOURS PRÉLIMINAIRE est un Rivarol nouveau, grave, profond, toujours éloquent, toujours spirituel, mais avec plus d'ordre et de mesure. Il y a là des pages sur les vanités de la philosophie et les cruautés de la Terreur qui sont d'incontestables chefs-d'œuvre. Quels prodiges nouveaux ne devait-on pas attendre de cette noble et délicate nature, que l'exil perfectionnait comme un maître sévère, que l'isolement ramenait à la famille, que l'expérience ramenait à la foi, et qu'une renaissance inattendue rendait enfin capable même de vertu !

Rivarol avait fini par ne plus se plaire à Hambourg, où son cercle s'était rétréci, où son esprit ne lui avait pas fait moins d'ennemis que d'admirateurs, où le Directoire, irrité par ses épigrammes, n'épargnait rien pour l'inquiéter. Il fallut donc s'éloigner, Hambourg pouvant, à un certain moment, se trouver trop près de la France armée qui avançait. Un certain courant d'émigration se prononçait du côté de Berlin, où Rivarol arriva vers la fin de l'année 1800. Il y reçut dans les salons mondains et dans les cercles officiels un accueil flatteur, que justifiaient à la fois sa qualité de membre de l'Académie de Berlin et son titre d'envoyé officieux de Louis XVIII, alors à Mittau.

Malheureusement, au printemps même de cette année 1801, où Rivarol, pendant tout l'hiver, avait

été le héros, le lion du Berlin élégant et intelligent, et où l'amitié de la princesse Dolgorouka lui avait permis de savourer ce que la gloire a de plus doux, il fut atteint d'un mal qui ne pardonne pas (fièvre pernicieuse selon les uns, fluxion de poitrine, compliquée de fièvre intestinale, selon les autres), et qui eut bientôt raison d'une constitution minée par les fatigues du travail et celles du plaisir. Tombé malade le 5 avril 1801, Rivarol succomba le 11 avril, entouré de quelques amis.

Rivarol n'aura pas en vain compté sur la postérité; elle recueillera maternellement cet enfant prodigue du génie français, qui en a si heureusement et si brillamment défendu les mérites, célébré les conquêtes, étendu le prestige¹.

Il n'a guère laissé d'œuvres complètes et achevées. Sans cesse arraché à lui-même, il a sacrifié tantôt à la frivolité, tantôt à la fidélité, tantôt à la nécessité, les heures sacrées de l'inspiration. Il a perpétuellement manqué les occasions de devenir un

1. Nous n'avons pu, dans cette courte Notice, qu'effleurer la biographie de Rivarol. Nous apprécions, avec des détails curieux et nouveaux empruntés pour la plupart aux communications de la famille de Rivarol (et c'est ici l'occasion d'en remercier M. et M^{mo} Tollin), le rôle littéraire et politique de Rivarol dans un ouvrage intitulé : *Rivarol et la Société française pendant la Révolution et l'Émigration*, qui ne tardera pas à paraître chez MM. E. Plon et C^o.

philosophie, lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir, d'un bout de la terre à l'autre, se former en république sous la domination d'une même langue. Spectacle digne d'elle que cet uniforme et paisible empire des lettres qui s'étend sur la variété des peuples, et qui, plus durable et plus fort que l'empire des armes, s'accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre !

Mais cette honorable universalité de la langue française, si bien reconnue et si hautement avouée dans notre Europe, offre pourtant un grand problème. Elle tient à des causes si délicates et si puissantes à la fois que, pour les démêler, il s'agit de montrer jusqu'à quel point la position de la France, sa constitution politique, l'influence de son climat, le génie de ses écrivains, le caractère de ses habitants, et l'opinion qu'elle a su donner d'elle au reste du monde, jusqu'à quel point, dis-je, tant de causes diverses ont pu se combiner et s'unir pour faire à cette langue une fortune si prodigieuse.

Quand les Romains conquièrent les Gaules, leur séjour et leurs lois y donnèrent d'abord la prééminence à la langue latine ; et, quand les Francs leur succédèrent, la religion chrétienne, qui jetait ses fondements dans ceux de la monarchie, confirma

des expéditions, les communications publiques et particulières, en ont fait une immense république, et l'ont forcée à se décider sur le choix d'une langue.

Ce choix ne pouvait tomber sur l'allemand : car, vers la fin du XV^e siècle, et dans tout le cours du XVI^e, cette langue n'offrait pas un seul monument. Négligée par le peuple qui la parlait, elle cédait toujours le pas à la langue latine. Comment donc faire adopter aux autres ce qu'on n'ose adopter soi-même ? C'est des Allemands que l'Europe apprit à négliger la langue allemande. Observons aussi que l'Empire n'a pas joué le rôle auquel son étendue et sa population l'appelaient naturellement : ce vaste corps n'eut jamais un chef qui lui fût proportionné, et dans tous les temps cette ombre du trône des Césars, qu'on affectait de montrer aux nations, ne fut en effet qu'une ombre. Or on ne saurait croire combien, une langue emprunte d'éclat du prince et du peuple qui la parlent. Et, lorsqu'enfin la maison d'Autriche, fière de toutes ses couronnes, a pu faire craindre à l'Europe une monarchie universelle, la politique s'est encore opposée à la fortune de la langue tudesque. Charles-Quint, plus attaché à son sceptre héréditaire qu'à un trône où son fils ne pouvait monter, fit rejaillir l'éclat des Césars sur la nation espagnole.

A tant d'obstacles tirés de la situation de l'Em-

de l'Amérique, puissante dans l'Empire, maîtresse des Pays-Bas et d'une partie de l'Italie, les malheurs de François I^{er} lui donnaient un nouveau lustre, et ses espérances s'accroissaient encore des troubles de la France et du mariage de Philippe II avec la reine d'Angleterre. Tant de grandeur ne fut qu'un éclair. Charles-Quint ne put laisser à son fils la couronne impériale, et ce fils perdit la moitié des Pays-Bas. Bientôt l'expulsion des Maures et les émigrations en Amérique blessèrent l'État dans son principe, et ces deux grandes plaies ne tardèrent pas à paraître. Aussi, quand ce colosse fut frappé par Richelieu, ne put-il résister à la France, qui s'était comme rajeunie dans les guerres civiles : ses armées plièrent de tous côtés, sa réputation s'éclipsa. Peut-être, malgré ses pertes, sa décadence eût été moins prompte en Europe si sa littérature avait pu alimenter l'avidité curieuse des esprits qui se réveillait de toute part ; mais le castillan, substitué partout au patois catalan, comme notre picard l'avait été au provençal, le castillan, dis-je, n'avait point cette galanterie moresque dont l'Europe fut quelque temps charmée, et le génie national était devenu plus sombre. Il est vrai que la folie des chevaliers errants nous valut le *Don Quichotte* et que l'Espagne acquit un théâtre ; il est vrai qu'on parlait espagnol dans les cours de Vienne, de Bavière, de

Bruxelles, de Naples et de Milan ; que cette langue circulait en France avec l'or de Philippe, du temps de la Ligue, et que le mariage de Louis XIII avec une princesse espagnole maintint si bien sa faveur que les courtisans la parlaient et que les gens de lettres empruntèrent la plupart de leurs pièces au théâtre de Madrid ; mais le génie de Cervantes et celui de Lope de Vega ne suffirent pas longtemps à nos besoins. Le premier, d'abord traduit, ne perdit point à l'être ; le second, moins parfait, fut bientôt imité et surpassé. On s'aperçut donc que la munificence de la langue espagnole et l'orgueil national cachaient une pauvreté réelle. L'Espagne, n'ayant que le signe de la richesse, paya ceux qui commerçaient pour elle, sans songer qu'il faut toujours les payer davantage. Grave, peu communicative, subjuguée par des prêtres, elle fut pour l'Europe ce qu'était autrefois la mystérieuse Égypte, dédaignant des voisins qu'elle enrichissait, et s'enveloppant du manteau de cet orgueil politique qui a fait tous ses maux.

On peut dire que sa position fut un autre obstacle au progrès de sa langue. Le voyageur qui la visite y trouve encore les colonnes d'Hercule, et doit toujours revenir sur ses pas : aussi l'Espagne est-elle, de tous les royaumes, celui qui doit le plus difficilement réparer ses pertes lorsqu'il est une fois dépeuplé.

Mais, en supposant que l'Espagne eût conservé sa prépondérance politique, il n'est pas démontré que sa langue fût devenue la langue usuelle de l'Europe. La majesté de sa prononciation invite à l'enflure, et la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots et sous la plénitude des désinences. On est tenté de croire qu'en espagnol la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte. Charles-Quint lui-même, qui parlait plusieurs langues, réservait l'espagnol pour des jours de solennité et pour ses prières. En effet, les livres ascétiques y sont admirables, et il semble que le commerce de l'homme à Dieu se fasse mieux en espagnol qu'en tout autre idiome. Les proverbes y ont aussi de la réputation, parce qu'étant le fruit de l'expérience de tous les peuples et le bon sens de tous les siècles réduit en formules, l'espagnol leur prête encore une tournure plus sentencieuse ; mais les proverbes ne quittent pas les lèvres du petit peuple. Il paraît donc probable que ce sont et les défauts et les avantages de la langue espagnole qui l'ont exclue à la fois de l'universalité.

Mais comment l'Italie ne donna-t-elle pas sa langue à l'Europe ? Centre du monde depuis tant de siècles, on était accoutumé à son empire et à ses lois. Aux Césars qu'elle n'avait plus avaient

succédé les pontifes, et la religion lui rendait constamment les États que lui arrachait le sort des armes. Les seules routes praticables en Europe conduisaient à Rome; elle seule attirait les vœux et l'argent de tous les peuples, parce qu'au milieu des ombres épaisses qui couvraient l'Occident, il y eut toujours dans cette capitale une masse de lumières; et, quand les beaux-arts, exilés de Constantinople, se réfugièrent dans nos climats, l'Italie se réveilla la première à leur approche et fut une seconde fois la Grande-Grèce. Comment s'est-il donc fait qu'à tous ces titres elle n'ait pas ajouté l'empire du langage?

C'est que dans tous les temps les papes ne parlèrent et n'écrivirent qu'en latin; c'est que pendant vingt siècles cette langue régna dans les républiques, dans les cours, dans les écrits et dans les monuments de l'Italie, et que le toscan fut toujours appelé la *langue vulgaire*. Aussi, quand le Dante entreprit d'illustrer ses malheurs et ses vengeances, hésita-t-il longtemps entre le toscan et le latin. Il voyait que sa langue n'avait pas, même dans le midi de l'Europe, l'éclat et la vogue du provençal, et il pensait avec son siècle que l'immortalité était exclusivement attachée à la langue latine. Pétrarque et Boccace eurent les mêmes craintes, et, comme le Dante, ils ne purent résister à la tentation d'écrire la plupart de leurs ouvrages

en latin. Il est arrivé pourtant le contraire de ce qu'ils espéraient : c'est dans leur langue maternelle que leur nom vit encore ; leurs œuvres latines sont dans l'oubli. Il est même à présumer que, sans les sublimes conceptions de ces trois grands hommes, le patois des troubadours aurait disputé le pas à la langue italienne au milieu même de la cour pontificale établie en Provence.

Quoi qu'il en soit, les poèmes du Dante et de Pétrarque, brillants de beautés antiques et modernes, ayant fixé l'admiration de l'Europe, la langue toscane acquit de l'empire. A cette époque, le commerce de l'ancien monde passait tout entier par les mains de l'Italie : Pise, Florence, et surtout Venise et Gênes, étaient les seules villes opulentes de l'Europe. C'est d'elles qu'il fallut, au temps des croisades, emprunter des vaisseaux pour passer en Asie, et c'est d'elles que les barons français, anglais et allemands tiraient le peu de luxe qu'ils avaient. La langue toscane régna sur toute la Méditerranée. Enfin le beau siècle des Médicis arriva. Machiavel débrouilla le chaos de la politique, et Galilée sema les germes de cette philosophie qui n'a porté des fruits que pour la France et le nord de l'Europe. La sculpture et la peinture prodiguaient leurs miracles, et l'architecture marchait d'un pas égal. Rome se décora de chefs-d'œuvre sans nombre, et l'Arioste et le Tasse portèrent

coin de l'univers. Privée de l'éclat des armes et des ressources du commerce, il lui restait sa langue et ses chefs-d'œuvre ; mais, par une fatalité singulière, le bon goût se perdit en Italie au moment où il se réveillait en France. Le siècle des Corneille, des Pascal et des Molière fut celui d'un Cavalier Marin, d'un Achillini et d'une foule d'auteurs plus méprisables encore. De sorte que, si l'Italie avait conduit la France, il fallut ensuite que la France ramenât l'Italie.

Cependant l'éclat du nom français augmentait ; l'Angleterre se mettait sur les rangs, et l'Italie se dégradait de plus en plus. On sentit généralement qu'un pays qui ne fournissait plus que des baladins à l'Europe ne donnerait jamais assez de considération à sa langue. On observa que, l'Italie n'ayant pu, comme la Grèce, ennoblir ses différents dialectes, elle s'en était trop occupée. A cet égard, la France paraît plus heureuse ; les patois y sont abandonnés aux provinces, et c'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices, tandis que la langue nationale est hors de ses atteintes.

Enfin le caractère même de la langue italienne fut ce qui l'écarta le plus de cette universalité qu'obtient chaque jour la langue française. On sait quelle distance sépare en Italie la poésie de la prose ; mais ce qui doit étonner, c'est que le vers y ait réellement plus d'âpreté, ou, pour mieux dire,

douleur, et il les a nommés ; ensuite il a connu et nommé l'erreur et la vérité. Or, *sensation et raisonnement*, voilà de quoi tout l'homme se compose : l'enfant doit sentir avant de parler, mais il faut qu'il parle avant de penser. Chose étrange ! si l'homme n'eût pas créé des signes, ses idées simples et fugitives, germant et mourant tour à tour, n'auraient pas laissé plus de traces dans son cerveau que les flots d'un ruisseau qui passe n'en laissent dans ses yeux. Mais l'idée simple a d'abord nécessité le signe, et bientôt le signe a fécondé l'idée ; chaque mot a fixé la sienne, et telle est leur association quë, si la parole est une pensée qui se manifeste, il faut que la pensée soit une parole intérieure et cachée. L'homme qui parle est donc l'homme qui pense tout haut, et, si on peut juger un homme par ses paroles, on peut aussi juger une nation par son langage. La forme et le fond des ouvrages dont chaque peuple se vante n'y fait rien ; c'est d'après le caractère et le génie de leur langue qu'il faut prononcer : car presque tous les écrivains suivent des règles et des modèles, mais une nation entière parle d'après son génie.

On demande souvent ce que c'est que le génie d'une langue, et il est difficile de le dire. Ce mot tient à des idées très composées ; il a l'inconvénient des idées abstraites et générales ; on craint, en le définissant, de le généraliser encore. Mais,

d'esclavage ; mais considérons-la dans son île, rendue à son propre génie, parlant sa propre langue, florissante de ses lois, s'asseyant enfin à son véritable rang en Europe.

Par sa position et par la supériorité de sa marine, elle peut nuire à toutes les nations et les braver sans cesse. Comme elle doit toute sa splendeur à l'Océan qui l'environne, il faut qu'elle l'habite, qu'elle le cultive, qu'elle se l'approprie ; il faut que cet esprit d'inquiétude et d'impatience auquel elle doit sa liberté se consume au dedans s'il n'éclate au dehors. Mais, quand l'agitation est intérieure, elle peut être fatale au prince, qui, pour lui donner un autre cours, se hâte d'ouvrir ses ports, et les pavillons de l'Espagne, de la France ou de la Hollande sont bientôt insultés. Son commerce, qui s'est ramifié dans les quatre parties du monde, fait aussi qu'elle peut être blessée de mille manières différentes, et les sujets de guerre ne lui manquent jamais. De sorte qu'à toute l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée les autres peuples joignent toujours un peu de haine, mêlée de crainte et d'envie.

Mais la France, qui a dans son sein une subsistance assurée et des richesses immortelles, agit contre ses intérêts et méconnaît son génie quand elle se livre à l'esprit de conquête. Son influence

est si grande dans la paix et dans la guerre que, toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des empires et d'associer le repos de l'Europe au sien. Par sa situation, elle tient à tous les États; par sa juste étendue, elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve et qu'elle soit conservée: ce qui la distingue de tous les peuples anciens et modernes. Le commerce des deux mers enrichit ses villes maritimes et vivifie son intérieur, et c'est de ses productions qu'elle alimente son commerce; si bien que tout le monde a besoin de la France, quand l'Angleterre a besoin de tout le monde. Aussi, dans les cabinets de l'Europe, c'est plutôt l'Angleterre qui inquiète, c'est plutôt la France qui domine. Sa capitale, enfoncée dans les terres, n'a point eu, comme les villes maritimes, l'affluence des peuples; mais elle a mieux senti et mieux rendu l'influence de son propre génie, le goût de son terroir, l'esprit de son gouvernement. Elle a attiré par ses charmes plus que par ses richesses; elle n'a pas eu le mélange, mais le choix des nations; les gens d'esprit y ont abondé, et son empire a été celui du goût. Les opinions exagérées du Nord et du Midi viennent y prendre une teinte qui plaît à tous. Il faut donc que la France craigne de détourner par la guerre l'heureux penchant de tous les peu-

ennuyer un Français qu'à divertir un Anglais. Celui-ci voyage pour voir ; le Français pour être vu. On n'allait pas beaucoup à Lacédémone, si ce n'est pour étudier son gouvernement ; mais le Français, visité par toutes les nations, peut se croire dispensé de voyager chez elles comme d'apprendre leurs langues, puisqu'il retrouve partout la sienne. En Angleterre, les hommes vivent beaucoup entre eux ; aussi les femmes, qui n'ont pas quitté le tribunal domestique, ne peuvent entrer dans le tableau de la nation ; mais on ne peindrait les Français que de profil si on faisait le tableau sans elles : c'est de leurs vices et des nôtres, de la politesse des hommes et de la coquetterie des femmes, qu'est née cette galanterie des deux sexes qui les corrompt tour à tour, et qui donne à la corruption même des formes si brillantes et si aimables. Sans avoir la subtilité qu'on reproche aux peuples du Midi et l'excessive simplicité du Nord, la France a la politesse et la grâce ; et non seulement elle a la grâce et la politesse, mais c'est elle qui en fournit les modèles dans les mœurs, dans les manières et dans les parures. Sa mobilité ne donne pas à l'Europe le temps de se lasser d'elle. C'est pour toujours plaire que le Français change toujours ; c'est pour ne pas trop se déplaire à lui-même que l'Anglais est contraint de changer. On nous reproche l'imprudence et la fatuité ; mais

perfection. Pasquier affirmait de son temps qu'il ne s'y connaissait pas, ou que Ronsard avait fixé la langue française.

A travers ces variations, on voit cependant combien le caractère de la nation influait sur elle : la construction de la phrase fut toujours directe et claire. La langue française n'eut donc que deux sortes de barbaries à combattre : celle des mots et celle du mauvais goût de chaque siècle. Les conquérants français, en adoptant les expressions celtiques et latines, les avaient marquées chacune à son coin : on eut une langue pauvre et décousue, où tout fut arbitraire, et le désordre régna dans la disette. Mais, quand la monarchie acquit plus de force et d'unité, il fallut refondre ces monnaies éparses et les réunir sous une empreinte générale, conforme d'un côté à leur origine et de l'autre au génie même de la nation, ce qui leur donna une physionomie double : on se fit une langue écrite et une langue parlée, et ce divorce de l'orthographe et de la prononciation dure encore. Enfin le bon goût ne se développa tout entier que dans la perfection même de la société ; la maturité du langage et celle de la nation arrivèrent ensemble.

En effet, quand l'autorité publique est affermie, que les fortunes sont assurées, les privilèges confirmés, les droits éclaircis, les rangs assignés ; quand la nation, heureuse et respectée, jouit de la

gloire au dehors, de la paix et du commerce au dedans; lorsque dans la capitale un peuple immense se mêle toujours sans jamais se confondre, alors on commence à distinguer autant de nuances dans le langage que dans la société; la délicatesse des procédés amène celle des propos; les métaphores sont plus justes, les comparaisons plus nobles, les plaisanteries plus fines; la parole étant le vêtement de la pensée, on veut des formes plus élégantes. C'est ce qui arriva aux premières années du règne de Louis XIV. Le poids de l'autorité royale fit rentrer chacun à sa place: on connut mieux ses droits et ses plaisirs; l'oreille, plus exercée, exigea une prononciation plus douce; une foule d'objets nouveaux demandèrent des expressions nouvelles: la langue française fournit à tout, et l'ordre s'établit dans l'abondance.

Il faut donc qu'une langue s'agite jusqu'à ce qu'elle se repose dans son propre génie, et ce principe explique un fait assez extraordinaire, c'est qu'aux XIII^e et XIV^e siècles la langue française était plus près d'une certaine perfection qu'elle ne le fut au XVI^e. Ses éléments s'étaient déjà incorporés; ses mots étaient assez fixes, et la construction de ses phrases directe et régulière: il ne manquait donc à cette langue que d'être parlée dans un siècle plus heureux, et ce temps approchait. Mais, contre tout espoir, la

Ils fondaient ensemble ce théâtre où, jusqu'à l'apparition de Racine, l'auteur du *Cid* régna seul. Pressentant les accroissements et l'empire de la langue, il lui créait un tribunal, afin de devenir par elle le législateur des lettres. A cette époque, une foule de génies vigoureux s'emparèrent de la langue française, et lui firent parcourir rapidement toutes ses périodes, de Voiture jusqu'à Pascal, et de Racan jusqu'à Boileau.

Cependant l'Angleterre, échappée à l'anarchie, avait repris ses premières formes, et Charles II était paisiblement assis sur un trône teint du sang de son père. Shakespeare avait paru, mais son nom et sa gloire ne devaient passer les mers que deux siècles après; il n'était pas alors, comme il l'a été depuis, l'idole de sa nation et le scandale de notre littérature. Son génie agreste et populaire déplaisait au prince et aux courtisans. Milton, qui le suivit, mourut inconnu. Sa personne était odieuse à la cour; le titre de son poème rebuta; on ne goûta point des vers durs, hérissés de termes techniques, sans rime et sans harmonie, et l'Angleterre apprit un peu tard qu'elle possédait un poème épique. Il y avait pourtant de beaux esprits et des poètes à la cour de Charles : Cowley, Rochester, Hamilton, Waller, y brillaient, et Shaftesbury hâta les progrès de la pensée en épurant la prose anglaise. Cette faible

aurore se perdit tout à coup dans l'éclat du siècle de Louis XIV : les beaux jours de la France étaient arrivés.

Il y eut un admirable concours de circonstances. Les grandes découvertes qui s'étaient faites depuis cent cinquante ans dans le monde avaient donné à l'esprit humain une impulsion que rien ne pouvait plus arrêter, et cette impulsion tendait vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l'Europe et devint le foyer des étincelles répandues chez tous les peuples. L'imagination de Descartes régna dans la philosophie, la raison de Boileau dans les vers ; Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité ; Bossuet tonna sur la tête des rois, et nous comptâmes autant de genres d'éloquence que de grands hommes. Notre théâtre surtout achevait l'éducation de l'Europe : c'est là que le grand Condé pleurait aux vers du grand Corneille, et que Racine corrigeait Louis XIV. Rome tout entière parut sur la scène française, et les passions parlèrent leur langage. Nous eûmes et ce Molière, plus comique que les Grecs, et le *Télémaque*, plus antique que les ouvrages des anciens, et ce La Fontaine qui, ne donnant pas à la langue des formes si pures, lui prêtait des beautés plus incommunicables. Nos livres, rapidement traduits en Europe et même en Asie, devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts et de

sorte d'empire qu'aucun peuple n'a jamais exercé. Et comparez-lui, je vous prie, celui des Romains, qui semèrent partout leur langue et l'esclavage, s'engraissèrent de sang et détruisirent jusqu'à ce qu'ils fussent détruits !

On a beaucoup parlé de Louis XIV : je n'en dirai qu'un mot. Il n'avait ni le génie d'Alexandre, ni la puissance et l'esprit d'Auguste ; mais, pour avoir su régner, pour avoir connu l'art d'accorder ce coup d'œil, ces faibles récompenses dont le talent veut bien se payer, Louis XIV marche, dans l'histoire de l'esprit humain, à côté d'Auguste et d'Alexandre. Il fut le véritable Apollon du Parnasse français ; les poèmes, les tableaux, les marbres, ne respirèrent que pour lui. Ce qu'un autre eût fait par politique, il le fit par goût. Il avait de la grâce, il aimait la gloire et les plaisirs, et je ne sais quelle tournure romanesque qu'il eut dans sa jeunesse remplit les Français d'un enthousiasme qui gagna toute l'Europe. Il fallut voir ses bâtiments et ses fêtes, et souvent la curiosité des étrangers soudoya la vanité française. En fondant à Rome une colonie de peintres et de sculpteurs, il faisait signer à la France une alliance perpétuelle avec les arts. Quelquefois son humeur magnifique allait avertir les princes étrangers du mérite d'un savant ou d'un artiste caché dans leurs États, et il en faisait l'honorable conquête. Aussi le

voulut imiter : c'était un nouvel hommage. Des essaims d'ouvriers entrèrent en France et en rapportèrent notre langue et nos arts, qu'ils propagèrent.

Vers la fin du siècle, quelques ombres se mêlèrent à tant d'éclat. Louis XIV, vieillissant, n'était plus heureux. L'Angleterre se dégagea des rayons de la France et brilla de sa propre lumière ; de grands esprits s'élevèrent dans son sein. Sa langue s'était enrichie, comme son commerce, de la dépouille des nations ; Pope, Addison et Dryden en adoucirent les sifflements, et l'anglais fut, sous leur plume, l'italien du Nord. L'enthousiasme pour Shakespeare et Milton se réveilla, et cependant Locke posait les bornes de l'esprit humain ; Newton trouvait la nature de la lumière et la loi de l'univers.

Aux yeux du sage, l'Angleterre s'honorait autant par la philosophie que nous par les arts ; mais, puisqu'il faut le dire, la place était prise : l'Europe ne pouvait donner deux fois le droit d'aînesse, et nous l'avions obtenu, de sorte que tant de grands hommes, en travaillant pour leur gloire, illustrèrent leur patrie et l'humanité plus encore que leur langue.

Supposons cependant que l'Angleterre eût été moins lente à sortir de la barbarie et qu'elle eût précédé la France, il me semble que l'Europe n'en

aurait pas mieux adopté sa langue. Sa position n'appelle pas les voyageurs, et la France leur sert toujours de passage ou de terme. L'Angleterre vient elle-même faire son commerce chez les différents peuples, et on ne va point commercer chez elle. Or celui qui voyage ne donne pas sa langue; il prendrait plutôt celle des autres : c'est presque sans sortir de chez lui que le Français a étendu la sienne.

Supposons enfin que, par sa position, l'Angleterre ne se trouvât pas reléguée dans l'Océan et qu'elle eût attiré ses voisins, il est encore probable que sa langue et sa littérature n'auraient pu fixer le choix de l'Europe, car il n'est point d'objection un peu forte contre la langue allemande qui n'ait encore de la force contre celle des Anglais : les défauts de la mère ont passé jusqu'à la fille. Il est vrai aussi que les objections contre la littérature anglaise deviennent plus terribles contre celle des Allemands : ces deux peuples s'excluent l'un par l'autre.

Quoi qu'il en soit, l'événement a démontré que, la langue latine étant la vieille souche, c'était un de ses rejetons qui devait fleurir en Europe. On peut dire, en outre, que, si l'anglais a l'audace des langues à inversions, il en a l'obscurité, et que sa syntaxe est si bizarre que la règle y a quelquefois moins d'applications que d'exceptions. On

l'ordre leur eût semblé trop près de je ne sais quelle servitude : aussi leurs ouvrages, qu'on ne lit pas sans fruit, sont trop souvent dépourvus de charme, et le lecteur y trouve toujours la peine que l'écrivain ne s'est pas donnée.

Mais le Français, ayant reçu des impressions de tous les peuples de l'Europe, a placé le goût dans les opinions modérées, et ses livres composent la bibliothèque du genre humain. Comme les Grecs, nous avons eu toujours dans le temple de la gloire un autel pour les Grâces, et nos rivaux les ont trop oubliées. On peut dire par supposition que, si le monde finissait tout à coup pour faire place à un monde nouveau, ce n'est point un excellent livre anglais, mais un excellent livre français, qu'il faudrait lui léguer, afin de lui donner de notre espèce humaine une idée plus heureuse. A richesse égale, il faut que la sèche raison cède le pas à la raison ornée.

Ce n'est point l'aveugle amour de la patrie ni le préjugé national qui m'ont conduit dans ce rapprochement des deux peuples : c'est la nature et l'évidence des faits. Eh ! quelle est la nation qui loue plus franchement que nous ? N'est-ce pas la France qui a tiré la littérature anglaise du fond de son île ? n'est-ce pas Voltaire qui a présenté Locke et même Newton à l'Europe ? Nous sommes les seuls qui imitions les Anglais, et, quand nous sommes las

de notre goût, nous y mêlons leurs caprices; nous faisons entrer une mode anglaise dans l'immense tourbillon des nôtres, et le monde l'adopte au sortir de nos mains. Il n'en est pas ainsi de l'Angleterre : quand les peuples du Nord ont aimé la nation française, imité ses manières, exalté ses ouvrages, les Anglais se sont tus, et ce concert de toutes les voix n'a été troublé que par leur silence.

Il me reste à prouver que, si la langue française a conquis l'empire par ses livres, par l'humeur et par l'heureuse position du peuple qui la parle, elle le conserve par son propre génie.

Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le français ne dit d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe*, est l'action, et enfin l'*objet* de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes ; voilà ce qui constitue le sens commun. Or cet ordre, si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier. C'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeaient ; et l'inversion a pré-

valu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison.

Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison, et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe ; et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations : la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. **CE QUI N'EST PAS CLAIR N'EST PAS FRANÇAIS** ; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. Pour apprendre les langues à inversions, il suffit de connaître les mots et leurs réelles ; pour apprendre la langue française, il faut encore retenir l'arrangement des mots. On dirait que c'est d'une géométrie tout élémentaire, de la simple ligne droite, que s'est formée la langue française, et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui ont présidé aux langues grecque et latine. La nôtre règle et conduit la pensée ; celles-là se précipitent et s'égarer avec elle dans le labyrinthe des sensations et suivent tous les caprices de l'harmonie : aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés.

Il est arrivé de là que la langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu'aucune langue ancienne ou moderne, car ces deux arts vivent de sensations, la musique surtout, dont la propriété est de donner de la force à des paroles sans verve et d'affaiblir les expressions fortes : preuve incontestable qu'elle est elle-même une puissance à part, et qu'elle repousse tout ce qui veut partager avec elle l'empire des sensations. Qu'Orphée redise sans cesse : *J'ai perdu mon Eurydice*, la sensation grammaticale d'une phrase tant répétée sera bientôt nulle, et la sensation musicale ira toujours croissant ; et ce n'est point, comme on l'a dit, parce que les mots français ne sont pas sonores que la musique les repousse : c'est parce qu'ils offrent l'ordre et la suite quand le chant demande le désordre et l'abandon. La musique doit bercer l'âme dans le vague et ne lui présenter que des motifs. Malheur à celle dont on dira qu'elle a tout défini ! Les accords plaisent à l'oreille par la même raison que les saveurs et les parfums plaisent au goût et à l'odorat.

Mais, si la rigide construction de la phrase gêne la marche du musicien, l'imagination du poète est encore arrêtée par le génie circonspect de la langue. Les métaphores des poètes étrangers ont toujours un degré de plus que les nôtres ; ils serrent le style figuré de plus près, et leur poésie est

teurs, et ne laisse entre elle et lui que la rime. Étant commune à tous les hommes, elle a plus de juges que la versification, et sa difficulté se cache sous une extrême facilité. Le versificateur enfle sa voix, s'arme de la rime et de la mesure, et tire une pensée commune du sentier vulgaire ; mais aussi que de faiblesses ne cache pas l'art des vers ! La prose accuse le nu de la pensée ; il n'est pas permis d'être faible avec elle. Selon Denys d'Halicarnasse, il y a une prose qui vaut mieux que les meilleurs vers, et c'est elle qui fait lire les ouvrages de longue haleine, parce qu'elle seule peut se charger des détails, et que la variété de ses périodes lasse moins que le charme continu de la rime et de la mesure. Et qu'on ne croie pas que je veuille par là dégrader les beaux vers : l'imagination pare la prose, mais la poésie pare l'imagination. La raison elle-même a plus d'une route, et la raison en vers est admirable ; mais le mécanisme du vers fatigue, sans offrir à l'esprit des tournures plus hardies, dans notre langue surtout, où les vers semblent être les débris de la prose qui les a précédés ; tandis que chez les Grecs, sauvages plus harmonieusement organisés que nos ancêtres, les vers et les dieux régnèrent longtemps avant la prose et les rois. Aussi peut-on dire que leur langue fut longtemps chantée avant d'être parlée, et la nôtre, à jamais dénuée de prosodie, ne s'est dégagée

Mais, sans attendre l'effort des siècles, cette langue ne peut-elle pas se corrompre? Une telle question mènerait trop loin : il faut seulement soumettre la langue française au principe commun à toutes les langues.

Le langage est la peinture de nos idées, qui à leur tour sont des images plus ou moins étendues de quelques parties de la nature. Comme il existe deux mondes pour chaque homme en particulier, l'un hors de lui, qui est le monde physique, et l'autre au dedans, qui est le monde moral ou intellectuel, il y a aussi deux styles dans le langage, le *naturel* et le *figuré*. Le premier exprime ce qui se passe hors de nous et dans nous par des causes physiques; il compose le fond des langues, s'étend par l'expérience, et peut être aussi grand que la nature. Le second exprime ce qui se passe dans nous et hors de nous; mais c'est l'imagination qui le compose des emprunts qu'elle fait au premier. *Le soleil brûle, le marbre est froid, l'homme désire la gloire* : voilà le langage propre ou naturel. *Le cœur brûle de désir, la crainte le glace, la terre demande la pluie* : voilà le style figuré, qui n'est que le simulacre de l'autre, et qui double ainsi la richesse des langues. Comme il tient à l'idéal, il paraît plus grand que la nature.

L'homme le plus dépourvu d'imagination ne parle pas longtemps sans tomber dans la métaphore.

Or c'est ce perpétuel mensonge de la parole, c'est le style métaphorique, qui porte un germe de corruption. Le style naturel ne peut être que vrai, et, quand il est faux, l'erreur est de fait, et nos sens la corrigent tôt ou tard ; mais les erreurs dans les figures ou dans les métaphores annoncent de la fausseté dans l'esprit et un amour de l'exagération qui ne se corrige guère.

Une langue vient donc à se corrompre lorsque, confondant les limites qui séparent le style naturel du figuré, on met de l'affectation à outrer les figures et à rétrécir le naturel, qui est la base, pour charger d'ornements superflus l'édifice de l'imagination. Par exemple, il n'est point d'art ou de profession dans la vie qui n'ait fourni des expressions figurées au langage. On dit : *la trame de la perfidie, le creuset du malheur*, et on voit que ces expressions sont comme à la porte de nos ateliers et s'offrent à tous les yeux. Mais quand on veut aller plus avant, et qu'on dit : *Cette vertu qui sort du creuset n'a pas perdu tout son alliage, il lui faut plus de cuisson* ; lorsqu'on passe de la trame de la perfidie à *la navette de la fourberie*, on tombe dans l'affectation.

C'est ce défaut qui perd les écrivains des nations avancées : ils veulent être neufs, et ne sont que bizarres ; ils tourmentent leur langue pour que l'expression leur donne la pensée, et c'est pourtant

celle-ci qui doit toujours amener l'autre. Ajoutons qu'il y a une seconde espèce de corruption, mais qui n'est pas à craindre pour la langue française : c'est la bassesse des figures. Ronsard disait : *Le soleil perruqué de lumière ; la voile s'enfle à plein ventre.* Ce défaut précède la maturité des langues et disparaît avec la politesse.

Par tous les mots et toutes les expressions dont les arts et les métiers ont enrichi les langues, il semble qu'elles aient peu d'obligations aux gens de la cour et du monde ; mais, si c'est la partie laborieuse d'une nation qui crée, c'est la partie oisive qui choisit et qui règne. Le travail et le repos sont pour l'une, le loisir et les plaisirs pour l'autre. C'est au goût dédaigneux, c'est à l'ennui d'un peuple d'oisifs, que l'art a dû ses progrès et ses finesses. On sent en effet que tout est bon pour l'homme de cabinet et de travail qui ne cherche, le soir, qu'un délassement dans les spectacles et les chefs-d'œuvre des arts ; mais, pour des âmes excédées de plaisirs et lasses de repos, il faut sans cesse des attitudes nouvelles et des sensations toujours plus exquises.

Peut-être est-ce ici le lieu d'examiner ce reproche de pauvreté et d'extrême délicatesse si souvent fait à la langue française. Sans doute, il est difficile d'y tout exprimer avec noblesse ; mais voilà précisément ce qui constitue en quelque sorte son

caractère. Les styles sont classés dans notre langue, comme les sujets dans notre monarchie. Deux expressions qui conviennent à la même chose ne conviennent pas au même ordre de choses, et c'est à travers cette hiérarchie des styles que le bon goût sait marcher. On peut ranger nos grands écrivains en deux classes. Les premiers, tels que Racine et Boileau, doivent tout à un grand goût et à un travail obstiné ; ils parlent un langage parfait dans ses formes, sans mélange, toujours idéal, toujours étranger au peuple qui les environne : ils deviennent les écrivains de tous les temps et perdent bien peu dans la postérité. Les seconds, nés avec plus d'originalité, tels que Molière ou La Fontaine, revêtent leurs idées de toutes les formes populaires, mais avec tant de sel, de goût et de vivacité, qu'ils sont à la fois les modèles et les répertoires de leur langue. Cependant leurs couleurs, plus locales, s'effacent à la longue ; le charme du style mêlé s'affadit ou se perd, et ces auteurs ne sont pour la postérité, qui ne peut les traduire, que les écrivains de leur nation. Il serait donc aussi injuste de juger de l'abondance de notre langue par le *Télémaque* ou *Cinna* seulement que de la population de la France par le petit nombre appelé *la bonne compagnie*.

J'aurais pu examiner jusqu'à quel point et par combien de nuances les langues passent et se dé-

objets profonds et nous déguisait notre ignorance. Montesquieu vint ensuite montrer aux hommes les droits des uns et les usurpations des autres, le bonheur possible et le malheur réel. Pour écrire l'histoire grande et calme de la nature, Buffon emprunta ses couleurs et sa majesté; pour en fixer les époques, il se transporta dans des temps qui n'ont point existé pour l'homme, et là son imagination rassembla plus de siècles que l'histoire n'en a depuis gravé dans ses annales : de sorte que ce qu'on appelait le commencement du monde, et qui touchait pour nous aux ténèbres d'une éternité antérieure, se trouve placé par lui entre deux suites d'événements comme entre deux foyers de lumière. Désormais l'histoire du globe précédera celle de ses habitants.

Partout on voyait la philosophie mêler ses fruits aux fleurs de la littérature, et l'*Encyclopédie* était annoncée. C'est l'Angleterre qui avait tracé ce vaste bassin où doivent se rendre nos diverses connaissances; mais il fut creusé par des mains françaises. L'éclat de cette entreprise rejaillit sur la nation et couvrit le malheur de nos armes. En même temps, un roi du Nord faisait à notre langue l'honneur que Marc-Aurèle et Julien firent à celle des Grecs : il associait son immortalité à la nôtre. Frédéric voulut être loué des Français comme Alexandre des Athéniens. Au sein de tant de gloire

parut le philosophe de Genève. Ce que la morale avait jusqu'ici enseigné aux hommes, il le commanda, et son impérieuse éloquence fut écoutée. Raynal donnait enfin aux deux mondes le livre où sont pesés les crimes de l'un et les malheurs de l'autre. C'est là que les puissances de l'Europe sont appelées tour à tour au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique : au tribunal de la philosophie, pour y rougir des préjugés qu'elles laissent encore aux nations ; au tribunal de la politique, pour y entendre leurs véritables intérêts, fondés sur le bonheur des peuples.

Mais Voltaire régnait depuis un siècle, et ne donnait de relâche ni à ses admirateurs ni à ses ennemis. L'infatigable mobilité de son âme de feu l'avait appelé à l'histoire fugitive des hommes ; il attacha son nom à toutes les découvertes, à tous les événements, à toutes les révolutions de son temps, et la renommée s'accoutuma à ne plus parler sans lui. Ayant caché le despotisme de l'esprit sous des grâces toujours nouvelles, il devint une puissance en Europe, et fut pour elle le Français par excellence, lorsqu'il était pour les Français l'homme de tous les lieux et de tous les siècles. Il joignit enfin à l'universalité de sa langue son universalité personnelle, et c'est un problème de plus pour la postérité.

Ces grands hommes nous échappent, il est vrai ; mais nous vivons encore de leur gloire, et nous la soutiendrons, puisqu'il nous est donné de faire dans le monde physique les pas de géant qu'ils ont faits dans le monde moral. L'airain vient de parler entre les mains d'un Français, et l'immortalité que les livres donnent à notre langue des automates vont la donner à sa prononciation. C'est en France et à la face des nations que deux hommes se sont trouvés entre le ciel et la terre, comme s'ils eussent rompu le contrat éternel que tous les corps ont fait avec elle ; ils ont voyagé dans les airs, suivis des cris de l'admiration et des alarmes de la reconnaissance. La commotion qu'un tel spectacle a laissée dans les esprits durera longtemps, et si, par ses découvertes, la physique poursuit ainsi l'imagination dans ses derniers retranchements, il faudra bien qu'elle abandonne ce merveilleux, ce monde idéal d'où elle se plaisait à charmer et à tromper les hommes : il ne restera plus à la poésie que le langage de la raison et des passions.

Cependant l'Angleterre, témoin de nos succès, ne les partage point. Sa dernière guerre avec nous la laisse dans la double éclipse de sa littérature et de sa prépondérance, et cette guerre a donné à l'Europe un grand spectacle. On y a vu un peuple libre conduit par l'Angleterre à l'esclavage, et ra-

NOTES

PAGE 3. *On parla latin à la cour, etc.* — Lorsqu'un prédicateur, pour être entendu des peuples, avait prêché en langue vulgaire, il se hâta de transcrire son sermon en latin. Ce sont ces espèces de traductions, faites par les auteurs mêmes, qui nous sont restées. Un tel usage prolongeait bien l'enfance des langues modernes.

Il faut observer ici que non seulement les Gaulois quittèrent l'ancien celtique pour la langue romaine, mais qu'ils voulaient aussi s'appeler Romains, et se plaisaient à nommer leur pays Gaule romaine ou Romanie. Les Francs, leurs vainqueurs, eurent le même faible, tant le nom Romain imposait encore à ces barbares ! Nos premiers rois se qualifiaient de patrices romains, comme chacun sait. La langue nationale, qu'on appela romain ou *roman rustique*, se combina donc du patois celtique des anciens Gaulois, du tudesque des Francs et du latin ; elle fit ensuite quelques alliances avec le grec, l'arabe et le lombard. Sous François I^{er}, la langue était encore appelée *romance* ou *romane*. Longtemps auparavant, Guillaume de Nangis prétend que *c'est pour la commodité des bonnes gens qu'il a traduit son histoire de latin en roman*. Ce nom est resté à tous les ouvrages faits sur le modèle des vieilles histoires d'amour et de chevalerie. On l'écrivait *romans*, de *romanus*, comme nous écrivons *temps* de *tempus*.

PAGE 3. *Ces deux mots expriment la physionomie, etc.* — On y voit le perpétuel changement de l'*eu* en *ou* *fleurs* et *flours* ; *pleurs* et *plours*, *senteur*, *sentou*, *douleur*, *doulou*, la *femmeu*, la *femmou*, etc. Ainsi l'*e* muet, comme on voit,

se change en *ou* à la fin des mots, et fuit à l'oreille comme l'*eu* des Français; mais il est plus plein. L'accord et la différence de l'*eu* et de l'*ou* se font principalement sentir dans *œuvre* et *ouvrage*, *manœuvre* et *manouvrier*, *cœur* et *courage*, et l'*œ* paraît être la lettre de capitulation, le point mixte et commun entre l'*ou* et l'*eu*. Quelquefois le passage de l'*eu* à l'*ou* se rencontre dans les mots d'une même famille, sans recourir aux patois ni à l'*œ*: *douleur* fait *douloureux*; *labeur* s'affilie à *labour*, *labourer*, *laboureur*, etc. On sait que dans ces patois les *ch* deviennent des *k*: *château* est *castel*; *chétif*, *cattivo*; *chapeau*, *capel*; *Charle*, *Carle*, etc. Ces jargons sont jolis et riches; mais, n'étant point ennoblis par de grands écrivains, ils ont le malheur de dégrader ce qu'ils touchent.

PAGE 4. *Un auteur italien, etc.* — C'est Brunetto Latini, précepteur du Dante. Il composa un ouvrage intitulé *Tesoretto*, ou le Petit Trésor, en langue française, au commencement du XIII^e siècle. Pour s'excuser de la préférence qu'il donne à cette langue sur la sienne, voici comment il s'exprime: « Et s'aucuns demande porquoy chis livres est escrits en romans, selon le patois de France, puisques nous sommes Italiens, je diroé que c'est pour deux raisons: l'une, porce que nous sommes en France; l'autre, si est porce que François est plus délitables langages et plus communs que moult d'autres. » Brunet Latin était exilé en France; les poésies de Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne, les romans de chevalerie et la cour de la reine Blanche, donnaient du lustre au français; tandis que l'Italie, morcelée en petits États et déchirée par d'horribles factions, avait quinze ou vingt patois barbares et pas un livre agréable. Le Dante et Pétrarque n'avaient point encore écrit.

PAGE 4. *Langue légitimée.* — Louis XII et François I^{er} ordonnèrent qu'on ne traiterai plus les affaires qu'en français. Les facultés ont persisté dans leur latinité barbare. *Hodieque manent vestigia ruris.*

PAGE 6. *Sa prononciation gutturale, etc.* — Nous suivons

*Dapoi che l'adulazione spagnuola
A posto la signoria in burdello.*

Observons que l'italien a plus de formes sacramentelles qu'aucune autre langue.

PAGES 16-17. *Plaisir et douleur, erreur et vérité.* — Il ne faut pas conclure de là que l'homme ait d'abord trouvé les termes abstraits; il s'est contenté d'applaudir ou d'improver par des signes simples, et de dire, par exemple, *oui* et *non*, au lieu des mots *vérité* et *erreur*. C'est quand les hommes ont eu assez d'esprit pour inventer les nombres complexes qui en contiennent d'autres; lorsqu'étant fatigués de n'avoir que des unités dans leur numéraire et dans leurs mesures, ils ont imaginé des pièces qui en représentaient plusieurs autres, comme des écus pour représenter soixante sous, des toises pour représenter six pieds ou soixante-douze pouces, etc.; c'est alors, dis-je, qu'ils ont eu les termes abstraits, imaginés d'après les mêmes besoins et le même artifice. *Blancheur* a rassemblé sous elle tous les corps blancs, puisqu'elle convient à tous; *Collège* a représenté tous ceux qui le composent; la *vie* a été la suite de nos instants; le *cœur*, la suite de nos désirs; *l'esprit*, la suite de nos idées, etc., etc.

C'est cette difficulté qui a tant exercé les métaphysiciens, et sur laquelle J. J. Rousseau se récrie si mal à propos dans son *Discours de l'inégalité parmi les hommes*, comme sur le plus grand mystère qu'offre le langage.

PAGE 17. *Parole intérieure et cachée.* — Que, dans la retraite et le silence le plus absolu, un homme entre en méditation sur les objets les plus dégagés de la matière, il entendra toujours au fond de sa poitrine une voix secrète qui nommera les objets à mesure qu'ils passeront en revue. Si cet homme est sourd de naissance, la langue n'étant pour lui qu'une simple peinture, il verra passer tour à tour les hiéroglyphes, ou les images des choses sur lesquelles il méditera.

Il me semble que ce n'est point de l'étymologie des mots qu'il faut s'occuper, mais plutôt de leurs analogies et de leurs filiations, qui peuvent conduire à celles des idées. Les langues les plus simples et les plus près de leur origine sont déjà très altérées. Il n'y a jamais eu sur la terre ni sang pur ni langue sans alliage. *Quand il nous manque un mot*, disaient les Latins, *nous l'empruntons des Grecs* : tous les peuples en ont pu dire autant. La plupart des mots ont quelquefois une généalogie si bizarre qu'il faut la deviner, et la plus vraisemblable est souvent la moins vraie. Un usage, une plaisanterie, un événement dont il ne reste plus de trace, ont établi des expressions nouvelles, ou détourné le sens des anciennes. Comment donc se flatter d'avoir trouvé la vraie racine d'un mot ? Si vous me la montrez dans le grec, un autre la verra dans le syriaque, tel autre dans l'arabe. Souvent un radical vous a guidé heureusement d'une première à une seconde, ensuite à une troisième langue, et tout à coup il disparaît comme un flambeau qui s'éteint au milieu de la nuit. Il n'y a donc que quelques onomatopées, quelques sons bien imitatifs, qu'on retrouve chez toutes les nations : leur recueil ne peut être qu'un objet de curiosité. Il est d'ailleurs si rare que l'étymologie d'un mot coïncide avec sa véritable acception qu'on ne peut justifier ces sortes de recherches par le prétexte de mieux fixer par là le sens des mots. Les écrivains qui savent le plus de langues sont ceux qui commettent le plus d'impropriétés. Trop occupés de l'ancienne énergie d'un terme, ils oublient sa valeur actuelle et négligent les nuances, qui font la grâce et la force du discours. Voici enfin une dernière réflexion : si les mots avaient une origine certaine et fondée en raison, et si on démontrait qu'il a existé un peuple créateur de la première langue, les noms radicaux et primitifs auraient un rapport nécessaire avec l'objet nommé. La définition que nous sommes forcés de faire de chaque chose ne serait qu'une extension de ce nom primitif, lequel ne serait lui-même qu'une définition très abrégée et très parfaite de l'objet, et c'est ce que certains théologiens ont affirmé de la langue que parla le premier homme. On aurait donc

ducere; *flasco* pour *lagena*; *arpennis* pour *juger*; *beccus* pour *rostrum*, etc. On croit entendre le *Malade imaginaire*. De là viennent, dans les familles de mots, ces irrégularités qui défigurent notre langue : nous sommes infidèles et fidèles tour à tour à l'étymologie. Nous disons *penser*, *pensée*, *penseur*, et tout à coup *putatif*, *supputer*, *imputer*, etc. Des mots étroitement unis par l'analogie sont séparés par l'étymologie et réclament des pères différents, comme *main* et *tact*, *œil* et *vue*, *nez* et *odorat*, etc.

Mais, pour revenir à notre orthographe, on lui connaît trois inconvénients : d'employer d'abord trop de lettres pour écrire un mot, ce qui embarrasse sa marche; ensuite d'en employer qu'on pourrait remplacer par d'autres, ce qui lui donne du vague; enfin d'avoir des caractères dont elle n'a pas le prononcé, et des prononcés dont elle n'a pas les caractères. C'est par respect, dit-on, pour l'étymologie qu'on écrit *philosophie* et non *filosofie*. Mais, ou le lecteur sait le grec, ou il ne le sait pas : s'il l'ignore, cette orthographe lui semble bizarre et rien de plus; s'il connaît cette langue, il n'a pas besoin qu'on lui rappelle ce qu'il sait. Les Italiens, qui ont renoncé dès longtemps à notre méthode, et qui écrivent comme ils prononcent, n'en savent pas moins le grec, et nous ne l'ignorons pas moins malgré notre fidèle routine. Mais on a tant dit que les langues sont pour l'oreille! Un abus est bien fort quand on a si longtemps raison contre lui. Sans compter que nous ne sommes pas constamment fidèles aux étymologies, car nous écrivons *fantôme*, *fantaisie*, etc., et *philtre* ou *filtre*, etc.

J'observerai cependant que les livres se sont fort multipliés, et que les langues sont autant pour les yeux que pour l'oreille : la réforme est presque impossible. Nous sommes accoutumés à telle orthographe, elle a servi à fixer les mots dans notre mémoire; sa bizarrerie fait souvent toute la physionomie d'une expression, et prévient dans la langue écrite les fréquentes équivoques de la langue parlée. Aussi, dès qu'on prononce un mot nouveau pour nous, naturellement nous demandons son orthographe, afin de l'associer aussitôt à sa prononciation. On ne croit pas savoir le nom

cinéri pour cendre insensible : or elle est ingrate si elle est insensible aux pleurs qu'on verse sur elle ; mais nous nous arrêtons à l'épithète d'*insensible*.

PAGE 47. *L'oreille (ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme), etc.* — L'harmonie initiative dans le langage achève et perfectionne la description d'un objet, parce qu'elle rend à l'oreille l'impression que l'objet fait sur les sens. Elle se trouve dans le nom même de la chose, ou dans le verbe qui exprime l'action. Quand le nom et le verbe n'ont pas d'harmonie qui imite, on ne parvient à la créer que par le choix des épithètes et la coupe des phrases. Le nom qu'on appelle *substantif* doit avoir son harmonie, quand l'objet qu'il exprime a toujours une même manière d'être : ainsi *tonnerre, grêle, tourbillon*, sont des mots chargés d'*r*, parce qu'ils ne peuvent exister sans produire une sensation bruyante. *L'eau*, par exemple, est indifférente à tel ou tel état : aussi, sans aucune sorte d'harmonie par elle-même, elle en acquiert au besoin par le concours des épithètes et des verbes : *l'eau turbulente frémit, l'eau paisible coule*. Il y a dans notre langue beaucoup de mots sans harmonie, ce qui la rend peu traitable pour la poésie, qui voudrait réunir tous les genres de peinture. Il y a des mots d'une harmonie fautive, comme *lentement*, qui devrait se traîner, et qui est bref : aussi les poètes préfèrent à *pas lents*. Les Latins ont *festina*, qui devrait courir, et qui se traîne sur trois longues. On a fait dans notre langue, plus que dans aucune autre, des sacrifices à l'harmonie : on a dit *mon âme* pour *ma âme* ; *de cruelles gens, de bonnes gens*, pour ne pas dire *de cruels gens, de bons gens* ou *des gens bons* ; mais on dit *des gens cruels*. Par exemple, la beauté harmonique du participe *béant, béante*, l'a conservé, quoique le verbe *béer* soit vieilli. Le verbe *ouïr*, qui s'affiliait si bien au sens de l'*ouïe*, aux mots *d'oreille, d'auditeur, d'audience*, ne nous a laissé que son participe *ouï* et les temps qui en sont composés : pour tout le reste nous employons le verbe *entendre*, qui vient d'*entendement*, etc. ; *oui*, tout seul, sert d'affirmation, et signifie *c'est entendu*. Enfin, dans les constructions singulières et les ellipses qu'on s'est permises, on a toujours eu pour

L'opéra n'étant point une solennité, ses dieux ne sont pas ceux du peuple ; et, si nous voulons un ciel poétique, il faut l'emprunter. Nos ancêtres, avec leurs mystères, commençaient bien comme les Grecs ; mais nos magistrats, qui n'étaient pas prêtres, ne firent pas assez respecter cette poésie sacrée, et elle fut étouffée en germe par le ridicule.

La religion, loin de fournir au dictionnaire des beaux-arts, avait même évoqué à elle certaines expressions, et nous en avait à jamais privés. On n'aurait pas trop osé dire, sous Louis XIV, *la grace du langage*, par respect pour la grâce théologique ; mais on disait *les grâces des langages*, par allusion aux trois Grâces. Aujourd'hui, par je ne sais quelle révolution arrivée dans les esprits, notre littérature a reconquis cette expression. Mais l'établissement des moines a rendu le héros de l'Enéide un peu embarrassant pour les traducteurs : comment en effet traduire *Pater Eneas* ? Il se passera bien des siècles avant que ce mot ait repris sa dignité.

PAGE 59. *Raynal donnait enfin aux deux mondes.* — En louant cette grande histoire, dont Raynal n'a guère été que le rédacteur, je n'ai pas prétendu défendre les déclama-tions trop fréquentes qui la déparent, et qui ont été rejetées par le goût, avant de l'être par l'Église et les parlements : je n'ai donc loué que le plan et les idées fondamentales de l'histoire des deux Indes ; les fautes d'exécution, les bigarrures de style, et les erreurs dans les faits, sont aussi nombreuses qu'inexcusables.

PAGE 60. *Dans le monde physique.* — Sans doute que les découvertes physiques ne font rien à la langue d'un peuple et à sa littérature, mais elles augmentent son éclat et sa gloire, et lui attirent les regards de l'Europe. Tous les arts et tous les genres de réputation entrent dans l'objet de ce discours : si un Français eût inventé la poudre ou l'imprimerie, on en eût fait mention ici.

PAGE 60. *L'airain vient de parler.* — Ce sont deux têtes d'airain qui parlent et qui prononcent nettement des phrases entières. Elles sont colossales, et leur voix est surhumaine.

Ce bel ouvrage, exécuté par l'abbé Mical, a résolu un grand problème. Il s'agissait de savoir si la parole pouvait quitter le siège vivant que lui assigna la nature, pour venir s'attacher à la matière morte ?

Il y a aussi loin d'une roue et d'un levier à une tête qui parle que d'un trait de plume au tableau de la transfiguration : car il faut convenir que, depuis la poésie jusqu'à la mécanique, le *complément de tout art, c'est l'homme*. Vaucanson s'est arrêté aux animaux, dont il a rendu les mouvements et contrefait les digestions. Mais M. Mical, voulant tenter avec la nature une lutte jusqu'à nos jours impossible, s'est élevé jusqu'à l'homme, et a choisi dans lui l'organe le plus brillant et le plus compliqué, *l'organe de la parole*.

En suivant donc la nature pas à pas, ce grand artiste s'est aperçu que l'organe vocal était dans la glotte un instrument à vent, qui avait son clavier dans la bouche ; qu'en soufflant du dehors au dedans, comme dans une flûte, on n'obtenait que des sons filés ; mais que, pour articuler des mots, il fallait souffler du dedans au dehors. En effet, l'air, en sortant de nos poumons, se change en son dans notre gosier, et ce son est morcelé en syllabes par les lèvres, et par un muscle très mobile, qui est la langue, aidée des dents et du palais. Un son continu n'exprimerait qu'une seule affection de l'âme, et se rendrait par une seule voyelle ; mais, coupé à différents intervalles par la langue et les lèvres, il se charge d'une consonne à chaque coup, et, se modifiant en une infinité d'articulations, il rend la variété de nos idées.

Sur ce principe, M. Mical applique deux claviers à ses *têtes parlantes* : l'un en cylindre, par lequel on n'obtient qu'un nombre déterminé de phrases, mais sur lequel les intervalles des mots et leur prosodie sont marqués correctement. L'autre clavier contient, dans l'étendue d'un ravalement, toutes les syllabes de la langue française réduites à un petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'auteur. Avec un peu d'habitude et d'habileté, on parlera avec les doigts comme avec la langue, et on pourra donner au langage des têtes la rapidité, les repos et toute l'expression enfin que peut avoir la parole lorsqu'elle n'est point

animée par les passions. Les étrangers prendront la *Henriade* ou le *Télémaque*, et les feront réciter d'un bout à l'autre, en les plaçant sur le clavecin vocal, comme on place des partitions d'opéra sur les clavecins ordinaires.

Quand les *têtes parlantes* ne seraient qu'un objet de curiosité, elles obtiendraient certainement la première place en mécanique ; mais elles ont en outre une utilité d'un genre si peu commun et si près de nous en même temps qu'on en sera frappé comme moi.

L'histoire des langues anciennes n'est pas complète, parce que nous n'avons jamais que la langue écrite, et que la langue parlée est toujours perdue pour nous : voilà pourquoi nous les appelons *langues mortes*. En effet, le grec et le latin ne nous offrent que des signes morts, auxquels on ne pourrait redonner la vie qu'en y attachant la prononciation qui les animait autrefois ; ce qui est impossible, puisqu'il faudrait deviner les différentes valeurs que ces peuples donnaient à leurs lettres et à leurs syllabes.

Si donc l'antiquité eût construit des têtes d'airain, et qu'on nous les eût conservées, nous n'aurions pas cette incertitude, et nous serions encore charmés des périodes de Cicéron et des beaux vers de Virgile, que les peuples d'Europe estroient chacun à sa manière.

Et nous, qui sommes la postérité des peuples passés, ne serions-nous pas charmés d'entendre le français tel qu'on le parlait à la cour de Henri IV seulement ? Les livres qu'ont laissés nos pères, et ceux que nous faisons, nous avertissent, par comparaison, des variations du style et du goût : ainsi les *têtes parlantes* avertiraient nos enfants des changements de la prononciation, en leur fournissant un objet de comparaison que nous n'avons pas.

Voilà donc un ouvrage dont la France peut s'honorer, après lequel tous les grands artistes ont soupiré, et que tous les charlatans ont annoncé de siècle en siècle ; mais tantôt c'était un homme caché dans le corps de la statue qui parlait, tantôt de longs tuyaux qui portaient une voix dont la statue n'était que complice : toujours l'artifice et le men-

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST
POUR LA
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE
PARIS, 1880.